

Pascale Fonteneau est née le 29 avril 1963 à Fougères, en Bretagne, d'une mère allemande et d'un père français. Licence en journalisme à l'Université Libre de Bruxelles. S'est posée délibérément sur la branche de la littérature et compte bien y rester ! Travaille actuellement pour une association littéraire : Escales des Lettres à Bruxelles. Se bat pour l'adoption d'un statut social pour les artistes.



Photo : Patrick Moers

Du même auteur :

Confidences sur l'escalier,

Gallimard, " Série Noire ", 1992.

États de lames

Gallimard, " Série Noire ", 1993.

Les Fils perdus de Sylvie Derijke

Gallimard, " Série Noire ", 1995.

Les Damnés de l'artère

Baleine, 1996.

Otto

Gallimard, " Série Noire ", 1997.

La Puissance du désordre

Baleine, 1997 ; rééd. Folio Policier, 1999

à paraître :

La vérité des pions

Gallimard, " Série Noire ", 2000



Le Poète

Pascale Fonteneau



Le Poète

Pascale Fonteneau

à J.-P.D.

Le Poète a paru dans *Histoires d'eaux*
aux Éditions Le Castor astral, 1998

J'

ai pour les poissons un curieux sentiment : ils m'attirent et me dégoûtent.

Particulièrement ceux qui flottent dans l'aquarium installé derrière la porte d'entrée de mon appartement, je les ai achetés très petits, trois minuscules poissons rouges que j'ai mis dans un ravissant bocal rond, sur le coin de mon bureau. Cela correspondait exactement à l'image du personnage que je voulais être : un poète. Un homme de lettres, inspiré par la vue de ces petites choses évoluant lascivement dans leur eau claire. J'aurais pu choisir un chat, mais je trouvais cela trop commun.

C'était le printemps et tout allait bien. Dehors, le ciel et la nature semblaient sereins après une longue saison hivernale, froide et tourmentée. Et pour la première fois depuis longtemps, moi aussi je me sentais bien, tranquille, paisible même, après toutes ces années durant lesquelles mon existence n'avait résulté que d'un fragile équilibre entre une somme d'obligations à assumer et de compromis à accepter.

J'allonge mes jambes sous la table et me verse une autre tasse de café. Autour de moi, tout est silencieux, j'entends l'ascenseur qui remonte et s'arrête quelque part plus haut dans l'immeuble. Sans me lever, je repousse les miettes des biscottes de mon petit déjeuner ; rapidement, elles forment un petit tas que j'irai jeter par la fenêtre tout à l'heure, quand je quitterai la cuisine pour rejoindre la grande pièce de devant, l'ancien salon, que j'ai transformé en vaste bureau.

Ma femme est morte l'année dernière, bien sûr, j'en ai été profondément affecté mais cela m'a semblé parfaitement naturel, comme si je savais depuis le début qu'il fallait que je sois seul pour réaliser mon rêve. Ma vocation ? Devenir un pilier de la littérature et de la poésie contemporaines.

Après un soupir, je me redresse, ajuste les plis de mon pantalon et remonte les lunettes auxquelles je n'arrive pas encore à m'habituer, les verres sont neutres mais j'ai probablement mal choisi la monture, trop lourde pour mon nez qui n'a jamais été éduqué à être ainsi chevauché. Pourtant,



malgré cette gêne, je m'obstine : les lunettes, comme le pantalon simple, mais élégant, les poissons ou le grand bureau, font partie de l'univers de l'homme que je veux être aujourd'hui.

De mes habitudes antérieures, il reste peu de chose. J'ai jeté la montre que mes collègues m'ont offerte en guise d'au revoir le jour où j'ai pris ma retraite. Je m'en suis débarrassé avant même d'arriver chez moi, pour qu'il ne subsiste, dans mon nouvel environnement, aucune trace de mon existence passée. J'aurais pu la donner à quelqu'un, un ami dans le besoin, une œuvre de charité ou même un clochard dans le métro, mais cette démarche m'a semblé trop contraignante, trop personnelle. J'ai donc préféré glisser, dans la première poubelle publique que j'ai rencontrée, la boîte, la montre en or qu'elle contenait, ainsi que le papier d'emballage et la carte signée par mes anciens confrères. Le même jour, je me suis arrêté chez un marchand de meubles pour acheter un bureau. À vrai dire, l'importance de la dépense m'avait longtemps fait hésiter, j'avais même, pendant un temps, envisagé d'en acheter un d'occasion, mais l'idée de poser une feuille de papier sur un meuble déjà utilisé m'a finalement fait changer d'avis. Bien sûr, le vendeur a abusé de cette situation et je lui ai facilité la tâche, trop heureux de me laisser aller à acheter pour une fois du mobilier trop lourd, trop luxueux et trop cher pour moi, mais qui me faisait tellement envie. Le lendemain, quand on est venu me livrer ce magnifique bureau en chêne, comportant deux séries de tiroirs et une large table foncée et impeccablement cirée, j'ai proposé aux déménageurs de reprendre en partant la longue table en teck et les six chaises qui l'accompagnaient, pour lesquelles je n'avais plus assez de place.

J'avais donc alors pratiquement tout, sauf quelques accessoires que je suis allé acheter dès le lendemain : un sous-main en cuir, deux rames de papier ordinaire, plusieurs crayons, trois stylos, deux classiques et un Art-pen 1. 1, ainsi qu'un bocal et trois poissons rouges.

Je soupire à nouveau en ramassant les miettes. Aucune n'est tombée, mais il me faut encore faire preuve d'une grande habileté pour réussir à ouvrir la fenêtre de la cuisine, sans compromettre l'équilibre du fragile petit monticule que je garde au creux de la main gauche. Il n'y a pas d'oiseaux, les derniers que j'ai vus autour de l'immeuble étaient un couple de vieux pigeons un peu gras qui ne viennent plus



depuis un moment. De toute façon, je n'ai aucun sentiment pour ces rats volants, je préfère les moineaux et les rouges-gorges, j'espère en attirer en mettant ainsi, depuis des années, les miettes de mon petit déjeuner sur l'appui de fenêtre de la cuisine.

Machinalement, je regarde ma montre, il faut encore que je lave rapidement ma tasse et mes couverts avant d'aller m'installer derrière mon bureau.

En quelques mois, cette routine est devenue immuable : le réveil, la toilette, le petit déjeuner, les miettes sur l'appui de fenêtre, la vaisselle et le reste de la journée assis derrière le bureau, en face des poissons rouges.

Voilà.

Quatre-vingt-quatre jours que cela dure et puis rien.

Tous les soirs avant d'aller manger ou de sortir faire quelques courses, je vide la poubelle qui ne contient en général que les épluchures des crayons que je taille avec application et parfois une ou deux feuilles de papier froissées, mais en dehors de cela, la table n'est jamais envahie par un désordre créatif, le buvard jamais griffonné, l'encre jamais épuisée, rien.

Rien que moi et mon envie d'écrire et mes dix doigts désespérément inertes.

Pendant la journée, j'écoute les bruits étouffés de l'immeuble, la porte en bas qui s'ouvre et se ferme, l'ascenseur dont je guette les soupirs mécaniques. Cela m'inspire parfois, un matin, j'ai écrit : " Il monte... ", une autre fois : " Elles sont parties. " Le prestige, la reconnaissance et le plaisir s'éloignent à grands pas, remplacés par un autre sentiment que j'identifie encore mal : l'amertume ? Les regrets ? La déception ? La colère ?

Les poissons me rendent fou. Cette manière qu'ils ont de tourner en rond toute la journée ! J'ai l'impression qu'ils se



moquent de moi, qu'ils matérialisent l'état de stress intellectuel dans lequel je me trouve, ils m'hypnotisent. J'aurais dû leur acheter un aquarium carré, un espace dans lequel ils pourraient choisir des trajectoires rectilignes, au lieu d'être ainsi contraints à d'interminables mouvements circulaires. D'ailleurs, je me lève et dérogeant complètement à mon organisation presque militaire, je sors et marche d'un pas vif vers un magasin d'accessoires pour animaux de compagnie. La vendeuse m'écoute patiemment, comprenant que je désire le bonheur des petits êtres aquatiques que j'ai accueillis chez moi, mais elle s'obstine à me proposer des aquariums ronds. Je finis presque par élever la voix, ce qui n'est pas dans mes habitudes, avant qu'elle accepte de me montrer les modèles rectangulaires, non sans avancer de nombreux arguments dissuasifs : trop grands, difficiles à entretenir, mécanisme complexe, etc. Comme pour l'achat du bureau, quelques semaines plus tôt, j'ai parfaitement conscience de commettre une erreur, mais ma décision est prise : j'achète un aquarium de soixante centimètres sur quarante, muni d'une pompe à oxygène et de différents gadgets parfaitement inutiles, mais totalement cohérents. Contre une légère majoration du prix, j'obtiens même que l'installation me soit livrée cet après-midi. En rentrant chez moi, je me sens plus léger. Comme il est encore tôt, je retourne m'asseoir derrière mon bureau, très excité j'écris : " Frigorifié, le bonheur a choisi de s'envoler. " J'ai attendu la suite, puis j'ai attendu les livreurs qui ne sont arrivés qu'à six heures moins le quart. J'ai fait installer l'aquarium contre le mur gauche de l'ancien salon, légèrement en biais par rapport à mon bureau.

Tout le reste de la soirée, j'ai monté la pompe, disposé les accessoires et rempli l'aquarium, sous l'œil inexpressif des intéressés. La vendeuse m'avait conseillé d'attendre que l'eau se réchauffe légèrement avant d'y mettre les poissons, j'attendrais donc jusqu'au lendemain.

J'ai abrégé mon petit déjeuner pour ne pas prendre sur l'écriture le temps nécessaire au " déménagement ". Muni d'une épuisette, j'ai pêché un à un les trois petits poissons, avant de les faire glisser dans leur nouvel environnement. Ensuite, j'ai vidé leur ancien bocal, je l'ai nettoyé et laissé, retourné, sur l'égouttoir de la cuisine.

À nouveau assis derrière mon bureau, j'ai essayé de me consacrer à mon travail littéraire, mais j'étais sans arrêt

distrain par le bruit de la pompe et par l'évolution des poissons que je devais chercher maintenant, cachés derrière les fausses plantes et les vrais cailloux. Sans arrêt, je me levais pour leur donner à manger ou vérifier le bon fonctionnement du thermomètre ou du filtre. Les poissons ne pouvaient plus rester ici. Si je voulais travailler, il fallait qu'ils sortent du bureau.

Toute la soirée, j'ai poussé, tiré et porté l'aquarium hors de l'ancien salon. À grand renfort de bruit, de souffrance musculaire et d'une monstrueuse griffe dans le vernis de la porte de la salle à manger, j'ai finalement réussi à l'installer dans l'entrée à la place du porte-manteau que j'ai déplacé contre le mur de la cuisine.

Le lendemain matin, j'ai ajouté un détour entre la cuisine et mon arrivée dans le bureau : un passage dans l'entrée pour nourrir les poissons. Cette nouvelle situation a même un avantage, je peux, de temps en temps durant la journée, me lever, faire quelques pas pour aller voir mes poissons et revenir m'asseoir derrière mon bureau en chène. Les jours ont passé. Les poissons se sont parfaitement acclimatés à leur nouveau milieu, ils grossissent.

Pour ma part, j'ai moins d'entrain à rester derrière ma belle table en chène. L'odeur d'encaustique imprégnée dans le bois m'est de plus en plus insupportable et je regrette de ne pas avoir choisi un bureau d'occasion, comme j'en avais eu l'idée. Le mien n'a aucune âme, c'est juste un amas de bois mort.

Bien sûr, j'ai longtemps hésité. Admettre que l'on s'est trompé n'est jamais agréable, mais s'entêter est pire, j'ai donc appelé plusieurs marchands de mobilier d'occasion avant de proposer un rendez-vous. L'homme est venu dans l'après-midi même, à demi-mots, j'ai compris qu'il croyait que je n'arrivais pas à payer le meuble magnifique qui trônait dans le salon, je n'ai pas essayé de le contredire, répondant à ses sourires de connivence ; évidemment, il en a profité, m'offrant un prix très inférieur à la valeur réelle de ce bureau pratiquement neuf. Les déménageurs sont venus le lendemain matin, m'abandonnant en quelques minutes dans un environnement à nouveau totalement modifié, sans le bureau et sans la table, le salon était maintenant pratiquement vide. Au milieu de cet espace dégagé, j'ai simple-



ment installé un fauteuil.

C'est là que je suis assis pour l'instant.

Car ensuite, rien. Aucun mot n'est venu occuper l'espace ainsi libéré. Pas de belles phrases ni de grandes idées pour bousculer mon quotidien étriqué. Rien.

Quand la porte du salon est ouverte et que je me penche légèrement, je vois l'aquarium dans l'entrée. Les trois petits poissons que j'y avais mis sont devenus monstrueux, énormes. Ils ont perdu leur couleur orange pour des reflets blancs gris. Quelqu'un m'a dit que c'était normal, qu'ils s'étaient parfaitement adaptés à leur environnement. Puisque l'aquarium était grand, ils avaient grandi.

Comme ils sont entre moi et la porte d'entrée, je sors de moins en moins.

Ils me paralysent, parce que j'ai compris qu'ils ont désormais un avantage considérable sur moi : ils ont cessé de tourner en rond.

copyright l'auteur

Conception : Françoise Hekkers Direction Communication et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française,
Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 1999

